

Le rôle des religieux en Louisiane francophone

Barry Jean Ancelet (présenté à *L'apport des prêtres et religieux au patrimoine des minorités, Journées internationales d'étude*, Centre Acadien, Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'église, Nouvelle Ecosse, October 2011.

Contrairement à ce qui s'est passé dans la plupart des régions francophones de l'Amérique du Nord, en Louisiane, l'église catholique n'a pas une forte histoire de soutien pour la langue française avec des écoles en français, malgré la présence de prêtres, frères et soeurs français et francophones, surtout de la France, du Québec, et de la Belgique, jusqu'à assez récemment. En plus, parmi les chercheurs qui ont enregistré et préservé les contes, les chansons et les traditions populaires en Louisiane, on ne trouve guère un religieux. Au contraire, en Louisiane, l'église catholique a commencé dès la fin de la guerre de sécession à se transformer et se traduire en anglais, anticipant sans doute la langue du nouveau pays, et faisant venir des prêtres anglophones, surtout des Irlandais. Certains prédicateurs baptistes, surtout Elie Werner, se sont aperçus de cette lacune et ils ont commencé à attirer des Cadiens francophones avec des programmes de radio et des services en français. Il y a par exemple, en plein milieu de la Pointe Noire, région d'origine d'un grand nombre de musiciens cadiens importants et de la sainte cadienne proposée, Charlene Richard, un centre acadien baptiste. Dans sa thèse "Des Baptistes dans un milieu catholique: Transformation ou renforcement de l'identité cadienne?" (2002), Amy Purl a examiné les enjeux de la religion dans l'identité ascriptive des Cadiens, surtout parmi ceux qui étaient devenu Baptistes. Elle a trouvé, entre autre, qu'il n'y avait pratiquement aucune différence dans le niveau de la francophonie parmi les Cadiens catholiques ou baptistes. (Ceci est sans doute dû en partie au fait qu'en Louisiane, il s'agit d'une église baptiste un peu hybride, dans lesquelles les membres peuvent boire une bière et danser de temps en temps. Il y a même un certain nombre de musiciens cadiens reconnus qui sont devenus protestants, comme Dennis McGee, Nathan Abshire, Beau Thomas, David Greely, et Larry Menard.

Dès les débuts de la colonie et même pendant un siècle après son acquisition par les jeunes États-Unis en 1803, pour une grande partie de la population de la Louisiane, la vie de tous les jours se passait en français. Les planteurs, les marchands et les professionnels coloniaux faisaient éduquer leurs enfants en français, soit en les envoyant dans des écoles de la région, soit en faisant venir un instituteur chez eux. Certains envoyaient leurs enfants en France pour continuer leur éducation qui était une éducation classique. Plusieurs d'entre eux sont passés notamment par le lycée Louis-le-Grand à Paris. Cette société a produit une littérature coloniale intéressante (poèmes, pièces, récits, romans) qui a fini par s'éteindre vers le début du vingtième siècle.

Pendant la période française, de 1699 à 1763, le climat religieux de la colonie était problématique, dû à plusieurs facteurs. Plusieurs missionnaires, comme le Père jésuite du Poisson, ont laissé des observations des moeurs des premiers pionniers, ainsi que des indigènes, qui peuvent passer pour de l'ethnologie dans un sens par intérêt de décrire la culture dans la vie de tous les jours (danse, cuisine, chasse, pêche, cultivation, etc) . Le père du Poisson a fait entre autre cette observation concernant les maringouins: "...ce petit animal a plus fait jurer depuis que les

Français sont au Mississippi, que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde." Mais d'après l'historien Carl Brasseaux, un manque de prêtres au début, renforcé plus tard par des problèmes de moralité parmi ceux qui y étaient, diminuait l'influence et l'effet de la religion sur une partie importante de la population:

...throughout the period of French rule in Louisiana (1699-1763), Catholic missionaries were consistently unsuccessful in their efforts to dictate the colony's moral values. Indeed, clerics repeatedly lamented that their European- and Canadian-born parishioners had little regard for their religious message. (Brasseaux 1986: 27-28)

The church's lack of influence in early Louisiana stemmed from a combination of factors. First, the Catholic mission was chronically understaffed. Second, the very modest administrative stature of the vicars general, who constituted the leading religious officials in Louisiana until the 1790s, effectively limited the amount of influence that the church could exert on local civil functionaries. Third, the moral fiber of the priests themselves was often suspect, as seen in the child sired by Father St. Cosme and Father Beaubois' attempts to seduce Governor Etienne Perier's pretty French-born domestique while administering the sacrament of confession. (Perier to Abbé Raguet, November 15, 1728. AC, C 13a, 11:238; Account of the Grand Soleil of the Natchez, son of Fr. St. Cosme, missionary, 1728, BN, MSS. Fr., n.a., 2550:115; cited in Brasseaux 1986: 34)

Priests rarely ventured from the security of their presbytères and thus Catholics in all but the most densely populated posts lacked religious services. (Brasseaux 34)

In the first three decades of Louisiana's existence, clerics encountered a remarkable lack of enthusiasm among the colonists for church construction. Churches at Old Mobile, Dauphin Island, and New Orleans were either not completed or delayed because of popular apathy. No church was built in New Orleans, for example, until nine years after the post's establishment. During the interim, however, numerous cabarets and billiard halls had been erected, and they flourished to such an extent that the bulk of the town's population assembled at these establishments instead of the church services held in makeshift quarters. Nor would attendance improve after construction of St. Louis Church. (Brasseaux 34-35)

Tout ceci sans mentionner le problème évident occasionné par le manque de femmes européennes.

Quand la France a cédé la Louisiane à l'Espagne en 1763, la situation s'est compliquée encore plus. Les prêtres français, surtout les Capuchins, qui étaient déjà dans la colonie y sont restés, mais en 1770, quand le Père Dagobert a demandé dix-huit nouveaux prêtres, ce sont des Capuchins *espagnols* qui sont arrivés (Sigur 131).

En plus, les Acadiens en Louisiane ne produisaient guère de prêtres eux-mêmes, n'ayant ni les ressources ni l'ambition pour le faire. En plus, les prêtres français hésitaient d'accepter les jeunes Cadiens au séminaire, les considérant pas encore prêts à recevoir les ordres (Sigur 131). Il y avait quelques institutions catholiques, y compris le Collège de Saint Charles, établi par les Jésuites en 1837 à Grand Coteau, mais qui attiraient fort peu de Cadiens, et qui a changé sa langue d'instruction avec la fin de la Guerre de Sécession, anticipant un avenir forcément en anglais.

Pour la plupart des descendants des Acadiens qui s'étaient installés en Louisiane après le Grand Dérangement, l'éducation était un luxe qu'ils ne considéraient pas nécessaire pour travailler leurs habitations de subsistance (Brasseaux 135). S'ils apprenaient leurs prières et leur catéchisme, pour eux c'était amplement assez. A cause d'un manque perpétuel de prêtres et de religieux, cette éducation religieuse était généralement fournie par une personne dans le voisinage, la plupart du temps oralement. Ces personnes s'appelaient des "montreuses de catchisme" (Sigur 128-129). Il y a toujours eu un fort sentiment d'appartenance à l'église catholique (dans l'expression culturelle de l'année liturgique), mais la croyance et les détails de la religion, ainsi que certaines pratiques comme la messe blanche et le baptême, étaient souvent bricolés par des gens qui n'avaient souvent pas accès aux prêtres et qui avaient aussi appris de leur histoire bouleversée à s'en méfier de leur accorder trop d'influence. Un dicton commun insistait que "sorti de son église, le prêtre n'en savait pas plus concernant le prix des œufs qu'un autre." Une expression pour demander un règlement de comptes dans une dispute révèle beaucoup: "Ote-voir ta sacré soutane, et je vas te montrer quelle sorte d'homme que t'es!"

Le système d'éducation publique établi par l'état en 1845 était séculaire et anglophone, un outil pour l'américanisation de la population. La politique basée sur la notion que pour stabiliser la population il fallait avoir une *lingua franca*, l'anglais, était déjà en jeu. Cette jeune éducation a été désastreuse affectée par la Guerre de Sécession et la soi-disante Reconstruction qui l'a suivie. Pendant les années 1880, l'état s'est remis à établir un véritable système d'éducation publique. La politique qui guidait cet effort était influencée par le nationalisme croissant dans le reste du pays qui réclamait, entre autre, l'anglais dans tout le pays. Le jeune candidat pour la vice-présidence, Teddy Roosevelt insistait: "We have room for but one language in this country and that is the English language for we intend to see that the crucible turns out our people as Americans, of American nationality, and not as dwellers in a polyglot boarding house and we have room but for one loyalty and that is a loyalty to the American people" (cité dans Crawford 1999: 28). Parler des langues autre que l'anglais était considéré carrément anti-patriotique.

Tout ce temps là, il n'y avait aucun support pour le français de la part de l'église catholique, contrairement à la situation au Canada français, où les religieux ont organisé tout un système d'éducation en français à partir de l'école maternelle jusqu'au collège et à l'université pour préserver l'identité et la foi. Au Québec, en Acadie et ailleurs, ceux qui ont articulé les enjeux linguistiques, culturels, sociaux et identitaires, de l'abbé Groulx au Père Chiasson, étaient souvent des religieux. Les universités francophones du Canada (Montréal et Laval et Moncton et Sainte-Anne) ont souvent évolué des séminaires et collèges jésuites et eudistes qui les ont

précédées. Grâce en grande partie à l'église catholique, il s'y est développé une infrastructure scolaire qui a fini par assurer la continuité d'une francité continue. En Louisiane, l'église catholique avait quelques institutions, mais pas du tout ce qui pourrait s'appeler une infrastructure scolaire. Et en plus, elle a commencé très tôt, dès la fin de la Guerre de Sécession (1865), à se transformer pour opérer dans ce qu'elle percevait être forcément la langue de l'avenir. Par une drôle d'ironie, si on parle encore en français en Louisiane de nos jours, ce n'est pas par l'éducation, mais plutôt par négligence. Les Cadiens et Créoles noirs qui parlent encore un peu le français sont le résultat du fait que leurs ancêtres n'avaient guère accès aux écoles. S'ils avaient été mieux éduqués, les francophones cadiens et créoles noirs seraient aussi rares aujourd'hui que parmi leurs compatriotes créoles français. Ceci a eu l'effet en même temps de préserver une tradition orale, contes et chanson, qui n'a guère été influencé par les institutions religieuses. S'ils n'étaient pas là pour nous aider, ils n'étaient pas là pour nous empêcher non plus. Il y a donc en Louisiana, une continuité de transmission culturelle, ainsi qu'une continuité d'évolution. Nous n'avons pas connu un cahier de la bonne chanson. Nous avons connu plutôt des bals et des soirées remplis de contes et de chansons qui représentaient une tradition qui continuait à évoluer. Il s'agit de solutions basées sur une stratégie carnavalesque qui finit par découvrir l'ordre dans l'apparence du désordre. Il y a beaucoup de contes sur les prêtres, mais pas beaucoup qui ont été cueillis ou étudiés par des prêtres.

Les folkloristes qui ont contribué tellement au discours identitaire au Québec, en Acadie, en Ontario et ailleurs au Canada français étaient souvent soit eux-même des religieux, des anciens religieux ou des étudiants formés par des religieux ou ancien-religieux, des chercheurs comme Felix-Antoine Savard, Luc Lacourcière, Germain Lemieux, Anselme Chiasson, Antonine Maillet, et Catherine Jolicoeur. Par contre, en Louisiane ceux qui ont réalisé les collections ethnologiques en français qui se trouvent dans les archives de nos jours étaient plutôt des activistes francophones ou francophiles, des chercheurs de l'extérieur comme Elizabeth Brandon (qui a fait une étude des traditions populaires de la paroisse Vermillon dirigée par Lacourcière), Alan Lomax (dont la collection de 1934 et 1937 a permis l'étude des liens entre la musique populaire des Cadiens et Créoles et ses origines en France et en Afrique, et qui a inspiré plusieurs générations de chercheurs qui l'ont suivi, y compris Harry Oster (qui a aussi enregistré des chanteurs et musiciens aux années 1950 et 1960), et Ralph Rinzler (qui a fait des travaux de terrain pour le Festival de Newport pendant les années 1960 et a fait invité plusieurs groupes, y compris celui avec Dewey Balfa en 1964, et qui aidé à lancer le Festival de Musique Acadienne à Lafayette en 1974). Il y avait aussi André Gladu et Michel Brault (documentaristes québécois qui ont fait plusieurs films sur les Cadiens et Créoles pendant les années 1970 et ont participé à l'organisation de la Veillée des Veillées qui a fait venir des musiciens cadiens à Montréal en 1975, Gérard Dôle et Jean-Pierre Brunot (documentaristes français qui ont fait des enregistrements pendant les années 1970), Nicholas Spitzer et Carl Lindahl (folkloristes américains qui étudient les traditions cadiennes et créoles depuis la fin des années 1970). De l'intérieur, il y a avait Alfred Mercier et Alcée Fortier (membres fondateurs de la Société louisianaise du folklore à la fin du 19e siècle), Corinne Saucier et Calvin Claudel (qui ont produit des thèses sur le folklore de leurs

régions), Catherine Blanchet, Louise Olivier, Iren Montgomery, et Irene Whitfield (qui ont collectionné des chansons traditionnelles à partir des années 1930 jusqu'aux années 1970 pour pouvoir les utiliser dans l'enseignement), Paul Tate et Revon Reed (qui ont travaillé avec Rinzler pendant les années 1960 et '70 pour documenter et présenter la musique traditionnelle), Carl Brasseaux, Ray Brassieur, Richard Guidry, Deborah Clifton, et j'ose dire moi-même (qui depuis les années 1970 collectionnons, étudions, enseignons et présentons divers aspects de l'histoire et de la culture traditionnelle, produisons des cours universitaires sur ces questions, et avons participé à l'établissement des archives de folklore à l'Université de Louisiane à Lafayette). Il y a aujourd'hui une nouvelle génération de jeunes ethologues qui compte Josh Caffery, Kristi Guillory, Chris Segura, Chris Stafford, Blake Miller, Megan Brown, et Joel Savoy, parmi d'autres.

De tous ce que je viens de nommer, pas un seul religieux dans la compagnie. Et même s'il y en arrivait un, il s'agirait sans doute d'une coïncidence d'intérêt personnel et non pas d'un effort systématique d'activisme linguistique à partir du système religieux du genre qui a tellement marqué les communautés francophones du Canada français, ce qui est confirmé par toutes les autres sessions de ce colloque. Il y a le cas du Père Jules Daigle, qui a produit le premier dictionnaire du français cadien (1984), mais son effort était basé sur un intérêt personnel pour documenter la langue avant qu'elle ne disparaisse, et non pas pour la faire revivre dans un programme d'éducation catholique. Même s'il avait voulu le faire, il n'aurait pas eu les moyens. Une équipe sous la direction du linguiste Albert Valdman vient de produire le *Dictionnaire du français louisianais* (2009), basé sur des recherches scientifiques sur les variétés linguistiques de la région. Il y avait aussi une certaine religieuse, Sœur Edith, qui avait collectionné et performé quelques chansons traditionnelles pendant les années 1960, mais qui a complètement disparu dans la mémoire contemporaine. Et plus récemment, il y avait le prêtre jésuite, Jean-Marie Jammes, un des conseillers dévoués de James Domengeaux, ancien président du CODOFIL. Natif de France, il est venu en Louisiane pour travailler au sein du CODOFIL pour essayer de renverser la perte du français en Louisiane, offrant des services religieux (messe, baptêmes, mariages, bénédictions) en français. Son effort n'a guère été imité. Il y avait aussi la Sœur Catherine Jolicoeur qui est venue en Louisiane en tant que consultante pour nous aider à concevoir nos archives. Mais l'effort du Père Jammes, de la Sœur Jolicoeur, et ces autres rares religieux francophones ou francophiles représente l'exception, et non pas la règle.

Cette situation a contribué à la condition du français en Louisiane, une langue qui essaie désespérément à survivre malgré les effets de l'américanisation et des difficultés de l'enseignement du français dans ce contexte. Il est vrai que certains parmi nous sommes allés aux écoles catholiques, mais là si nous avons pu suivre des cours de français, c'était en tant que langue étrangère. Néanmoins, certains aspects de la culture, notamment la chanson, continuent contre toute logique à s'exprimer en français. L'effort pour préserver le français en Louisiane, ainsi que le patrimoine qui est exprimé dans cette langue, a lieu surtout dans le domaine public (écoles, législature, manifestations culturelles, etc.), mené par des chanteurs comme Dewey Balfa et Zachary Richard, des instituteurs comme Richard Guidry, Amanda LaFleur, Brenda Mounier, et Kirby Jambon, des avocats/politiciens comme Dudley LeBlanc,

James Domengeaux et Allen Babineaux, des animateurs de radio et de télévision comme Revon Reed, Jim Soileau, et Jim Olivier, et au moins un fils de barbier. Ces activistes ont eu peut-être le zèle des missionnaires, mais sans avoir pris les ordres. Et la philosophie qui guide la plupart des gens qui travaillent dans le domaine de l'ethnologie dans le contexte de la Louisiane francophone nous vient directement de Lomax qui a influencé Oster et Rinzler qui ont influencé Balfa et Reed qui ont influencé la génération contemporaine. La tradition n'est pas un produit, mais un processus dynamique et continue. L'évolution qui vient organiquement de l'intérieur non seulement n'est pas un problème, mais elle est même nécessaire à la survie et à l'existence de la tradition. Le musicien et activiste culturel Dewey Balfa l'a souvent dit: "Je m'intéresse à la vitalité de la culture et comment elle continue à évoluer selon ses propres termes. Je ne veux pas la figer. Je m'intéresse moins à la chanson qu'au processus qui la produit. Par conséquent, nos archives ne sont ni un musée ni un cimetière, mais un centre de recyclage culturel." Selon le modèle de nos ancêtres médiévaux, ce n'est pas ce qui se passe dans l'église, mais sur le parvis devant l'église et dans les rues et ruelles fécondes de la communauté qui détermine notre héritage culturel.

Ouvrages cités:

- Brasseaux, Carl A., "The Moral Climate of French Colonial Louisiana, 1699-1763," *Louisiana History* 27 (1986): 27-41.
- Brasseaux, Carl A. "Acadian Education: From Cultural Isolation to Mainstream America," in Glenn R. Conrad, ed. *The Cajuns: Essays on their History and Culture* (Lafayette: USL Center for Louisiana Studies, 1983), 133-144.
- Crawford, J. *Bilingual Education: History, Politics, Theory and Practice*. Los Angeles: Bilingual Education Services, 1999.
- Daigle, Jules O. *A Dictionary of the Cajun Language*. Ann Arbor, MI: Edwards Brothers, Inc., 1984.
- Dictionary of Louisiana French As Spoken in Cajun, Creole and American Indian Communities*, ed. Albert Valdman, Kevin Rottet, Barry Jean Ancelet, Tom Klingler, Amanda LaFleur, Richard Guidry, Tamara Lindner, Michael Picone, and Dominique Ryon. Jackson: University Press of Mississippi, 2009.
- Purl, Amy, "Des Baptistes dans un milieu catholique: Transformation ou renforcement de l'identité cadienne," thèse de doctorat, Université de Louisiane à Lafayette, 2002.
- Sigur, Msgr. Alexander O., "The Acadian Faith Odyssey: Impressions of an Acadian Parish Priest," in Glenn R. Conrad, ed., *The Cajuns: Essays on their History and Culture* (Lafayette: USL Center for Louisiana Studies, 1983), 127-132.